

Essais étrangers

Numéro 52, juin–juillet–août 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21558ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (52), 66–77.

LECTURE-MINUTE
Hermann Hesse
 Trad. de l'allemand
 par Jean Malaplate
 José Corti, 1992,
 301 p.; 37,95 \$

Approcher Hermann Hesse, pour la première fois, à travers ce livre, c'est éveiller l'illusion de connaître un auteur et prendre le risque de n'ouvrir aucun autre de ses livres. Comment faire d'une *Lecture-minute* une lecture vivante?

L'avant-propos raconte l'histoire de ce livre! Hermann Hesse reçoit un jour, de la part d'un lecteur, un choix d'une quarantaine d'extraits de ses différents ouvrages. En 1952, il en fait faire un tirage personnel, sous le titre *Lecture pour quelques minutes*, outil qu'il juge utile pour répondre aux nombreuses lettres qu'il reçoit. Quand il meurt, en 1962, il laisse beaucoup de textes inédits dont une vaste correspondance. C'est là, en bonne partie, que Volker Michels choisit cinq cent cinquante autres citations qui paraissent, en 1971, sous le titre *Lectures*. Devant l'intérêt que suscite ce recueil, les deux volumes sont fondus en un seul, enrichi encore pour atteindre le total de mille soixante-quinze citations; il est publié en 1977 sous le titre *Lecture-minute* et, dans sa traduction française, sous le même titre, en 1992. Il est important de retenir que l'auteur lui-même n'est jamais intervenu dans le choix des textes. Ils sont regroupés en quinze rubriques, sont hors contexte, rendent souvent un ton sec et quelque peu moralisateur, prennent la place à la découverte stimulante d'une pensée à travers le déroulement d'un roman, dans un texte autobiographique ou dans l'échange avec un correspondant. Ce volume sera-t-il utile aux lecteurs pressés? Bien sûr, il offre un assez large panorama des préoccupations de l'écrivain, il permet de comparer ses points de vue, il donne un accès (très partiel) à des textes non encore traduits. Quelle approche austère alors que le plai-



sir est si grand et l'empreinte plus profonde quand la lecture intégrale des textes permet de dégager progressivement et dans une matière vivante la richesse de cette pensée, centrée sur l'avenir de l'homme et le sens de la vie!

Monique Grégoire

ROBERT MUSIL
L'HOMME SANS QUALITÉS
 Jacques Dugast
 Presses Universitaires
 de France, 1992,
 123 p.; 11,30 \$

Trente-troisième ouvrage paru dans la petite collection «Études littéraires» — qui semble à la littérature ce que la série «Que sais-je?» est à la culture générale —, le livre de Jacques Dugast constitue une introduction au grand roman de Musil qui vise le public des étudiants en début d'études universitaires. S'attachant à un monument littéraire qui, en vertu de son inachèvement même, de son ironie, de son scepticisme à l'égard des formes du récit et de l'éthique héritées de la tradition, s'avère emblématique de notre modernité et peut-être de notre postmodernité, l'auteur analyse les

principaux aspects, formels mais surtout thématiques et philosophiques, de l'«odyssée rectiligne» de l'homme sans qualités musilien, «né avec des dons pour lesquels, provisoirement, il n'y avait pas d'emploi». Ce faisant, Jacques Dugast brosse le portrait d'un personnage à l'identité pour le moins problématique et met au jour la pensée de Musil, qui tiendrait entre autres à «une passion de l'autrement». À l'heure des grands bouleversements en Europe centrale et orientale, Jacques Dugast n'éprouve aucune difficulté à nous convaincre de l'actualité d'une réflexion forgée dans le creuset de la Première Guerre mondiale et de l'époque troublée qui l'a suivie. De ce petit volume intéressant et synthétique, on pourra toutefois déplorer le côté un peu terne, dans le contenu, qui renvoie par moments à un humanisme éventé, comme dans la présentation, on ne peut plus triste.

Robert Dion

LE CRÉPUSCULE DU DEVOIR
L'ÉTHIQUE INDOLORE
DES NOUVEAUX TEMPS
DÉMOCRATIQUES
 Gilles Lipovetsky
 Gallimard, 1993,
 292 p.; 33 \$

Ce qu'il y a de gênant dans *Le crépuscule du devoir*, c'est qu'il soit construit comme une thèse dont on connaît dès le début les conclusions, avec la conséquence que le lecteur passe sans grandes découvertes d'un chapitre à l'autre et qu'il a envie de dire «enfin!» quand il arrive au terme du développement.

Son thème, c'est le dépérissement du sentiment du devoir et son remplacement par «l'éthique des temps nouveaux», une morale indolore fondée sur un «minimalisme éthique» et «la culture du self-love». Cette morale post-moderne préconise un hédonisme «managé», fonctionnarisé, une sorte de «bonheur allégé». Toutes les anciennes valeurs (travail, propreté, etc.) sont réintégrées dans le projet d'une euphorie individuelle du bien-être, une morale sans contraintes qui devient «la gestion intégrale de soi-même».

Cependant, constate l'auteur, cette nouvelle morale de l'autonomie se paie en déséquilibres existentiels causés par un flottement entre deux modèles contradictoires dont l'un valorise le travail et la responsabilité, tandis que l'autre prône le désengagement, la transgression et la facilité.

L'auteur n'en finit pas de dresser la liste de toutes les ambivalences et de toutes les contradictions auxquelles nous confronte cette nouvelle utopie éthique de la morale conçue comme un instrument autonome pour changer et améliorer le monde

Jean-Claude Dussault

LA VIOLENCE URBAINE
À CONTRE-COURANT
DES IDÉES REÇUES
 Robert Szlakmann
 Robert Laffont, 203 p.; 26,95 \$

J'allais dire, à propos de ce livre alerte et intelligemment iconoclaste: «Qu'il est rafraîchissant de voir enfin les faits l'emporter sur les théories!» Réflexion faite, je révisé: «Même si les faits devaient se révéler pires que mes craintes, je préfère savoir à quoi m'en tenir». Et je

sais gré à ce survol de la violence urbaine de me lire la réalité.

Détrompez-vous, dit Szlakmann, la violence n'a pas augmenté avec le chômage. La violence, dont le chiffre stagnait de façon presque paresseuse en périodes de chômage constant ou haussier, prend son envol vers 1965, au moment où le chômage se stabilise ou décroît. Exemples: la France, le Danemark, les Pays-Bas, l'Allemagne.

Autre mythe qui s'effondre: la haine qu'entretiendrait la population à l'égard de la police. En effet, même dans ce public assez critique des «forces de l'ordre» que constituent les 18-24 ans, le taux de confiance à l'égard des policiers et des gendarmes s'établit à 73 %.

Idem pour le mythe des vols attribuables à la misère. Les objets volés dans les magasins à grande surface sont, en popularité décroissante, les accessoires de mode, les accessoires musicaux et vidéo, les articles de sport, l'électroménager de petit format (baladeurs...), les cosmétiques et la lingerie féminine. Aliments? Caviar et saumon!

Rassurons ceux qui croiraient ce bilan dicté par une droite répressive: ce qui est souhaité ici, c'est une *cohésion non répressive*. Pas bête!

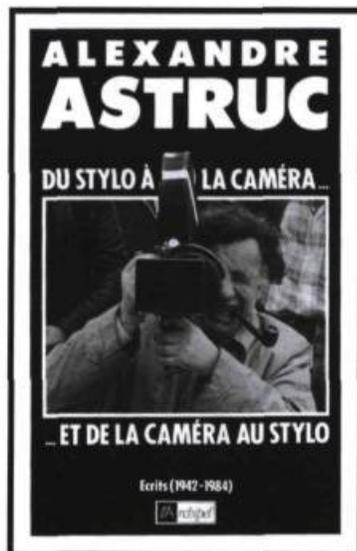
Laurent Laplante

DU STYLO À LA CAMÉRA... ET DE LA CAMÉRA AU STYLO, ÉCRITS (1942-1984)

Alexandre Astruc
L'Archipel, 1992,
402 p.; 39,95 \$

À soixante-dix ans, cet écrivain et cinéaste, qui passe souvent pour un drôle de zèbre dans la confrérie cinématographique, publie un recueil de ses articles sur la littérature, le théâtre et le cinéma. Ainsi, ces quelque cent vingt textes sur, entre autres, Jean Paulhan, André Malraux, Jean Giraudoux, Raymond Queneau en littérature, Orson Welles, William Wyler, Robert Bresson au cinéma, sont autant d'occasions pour le commentateur de dire son attachement pour le geste de création, de témoigner d'un engagement passionné pour toute forme d'art.

Reconnu comme un précurseur de la Nouvelle Vague, Alexandre Astruc le réalisateur n'a pourtant pas toujours connu le succès. Dans des textes restés célèbres comme «Naissance d'une nouvelle avant-garde: la



caméra-stylo» et «L'avenir du cinéma», parus en 1948, Alexandre Astruc plaide pour un cinéma d'auteur. Utilisant l'image de la caméra-stylo, il affirme que «le cinéma est en train tout simplement de devenir un moyen d'expression». L'idée sera largement reprise quelques années plus tard par les critiques des *Cahiers du cinéma* puis par les cinéastes de la Nouvelle Vague française.

Quelques années auparavant, en 1943, Alexandre Astruc, qui n'a pas vingt ans, écrit son premier article sur Sartre, véritable petit traité de vulgarisation de la pensée existentialiste qui attire l'attention du philosophe; c'est le début d'une relation qui permettra la réalisation, trente ans plus tard, du film *Sartre par lui-même*. Après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir racontera de ce tournage comment le cinéaste avait bien malgré lui ajouté une note de gaieté à une sérieuse conférence du maître: alors qu'Astruc se traînait sur le sol avec sa caméra pour filmer Sartre en train de parler, son pantalon descendait et, voyant ses fesses, une partie de l'auditoire avait peine à réprimer ses rires.

Gérald Baril

**OLAM
DANS LE SHTETL D'EUROPE
CENTRALE AVANT LA SHOAH**
Mark Zborowski
et Elisabeth Herzog
Plon, 1992, 556 p.; 57,95 \$

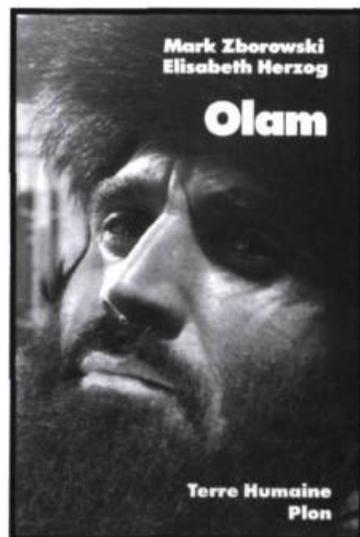
Consacrée à l'étude des civilisations et des sociétés, «Terre humaine» ajoute un soixante-troisième titre à sa collection en publiant la traduction (de Didier Permerle et Françoise Alvarez-Pereyre) d'une étude, parue en

1952 aux États-Unis où elle connut un grand succès, sur la vie dans les bourgades juives de Pologne et de Russie au début de ce siècle.

En assemblant des fragments de souvenirs, en rassemblant des pièces de témoignages pour former un tout, les anthropologues américains font ressurgir un monde, un peu à la manière d'archéologues de la mémoire. Il n'existe plus de shtetl repérable sur une carte géographique, ce lieu de nostalgie est donc à la fois un souvenir autant qu'un imaginaire. Ce que cette fouille ramène au jour, c'est alors moins un lieu physique que les cris des vendeurs sur le marché, la voix des enfants au Shabbat, la gaité bruyante des mariages ou le recueillement de l'étude. Vivre dans le shtetl, c'était avant tout une manière de vivre le temps au rythme du Shabbat qui ponctue la semaine et qui par son cérémonial de fête, fait contrepoint à l'âpreté d'un quotidien qui était aussi bien celui des juifs que celui de toute la paysannerie de l'époque. À cet égard, l'esprit d'entraide juif, soutenu par les impératifs des devoirs familiaux qui marquent si fort le tissu de cette société, se rapproche davantage d'une mentalité rurale soumise à la précarité des moyens d'existence qu'il n'est une spécificité particulière à la judaïté.

Ce qui, par contre, démarque essentiellement cette société du milieu où elle se déploie, c'est l'importance unique qu'on y accorde à l'étude. Au shtetl, en effet, tout semble s'organiser autour des rapports aux textes sacrés et toute la hiérarchie de la communauté se fonde avant tout sur le savoir: de la place occupée à la synagogue jusqu'à la désignation des autorités *civiles*, en passant par le choix du conjoint. Ce devoir de connaissance de la Loi marque aussi le rapport de la communauté avec le milieu environnant, celui des «ignorants de la Loi». Ce sentiment d'élection, en même temps qu'il commande tous les aspects de la vie quotidienne, renforce sa volonté de séparation déjà nourrie par l'exclusion dont elle est l'objet de la part des pouvoirs en place.

Si l'on ne peut guère reprocher aux auteurs d'avoir négligé le moindre détail de la culture matérielle de cette population (au prix d'une lecture parfois fastidieuse), on leur a cependant



beaucoup reproché leur méthode qui, se basant uniquement sur les souvenirs de première ou de seconde main, aboutit à un ensemble composite présenté comme une totalité qui ne fut jamais *complètement* telle. Au lecteur peu familier avec l'approche anthropologique, ces questions pourront paraître quelconques d'écoles et arguties de spécialistes, il retiendra plutôt l'impression d'une récréation réussie, mais à laquelle manque la chaleur du témoignage au «je» qui a fait la renommée des grands livres parus dans «Terre humaine».

Yvon Poulin

**LÉON DAUDET,
LE DERNIER IMPRÉCATEUR**
François Broche
Robert Laffont, 1992,
401 p.; 43,60 \$

Léon Daudet fut une espèce de dragon des années 1900 qui eut la chance immense de pouvoir nourrir sa flamme aux esprits des hommes les plus illustres de son temps. Jeune homme studieux et turbulent de bonne famille, il s'abreuva à la gloire et à l'amour de son père, l'auteur du *Petit Chose*, qu'il adorait et qui jouissait déjà d'une grande considération. Son parcours de jeunesse ne connut pas d'entraves, les portes lui étant ouvertes, ce qui explique sans doute le prodigieux trop-plein d'énergie dont il put par la suite investir toute sa vie... Léon devint à l'âge adulte un personnage péremptoire et plutôt féroce, ce qu'on pourrait appeler un homme de paroxysmes. L'imbroglio d'échauffourées politiques et littéraires de l'époque lui servit à la fois de tremplin et de forteresse, et il apprit très vite ▶

à utiliser les mots comme des flèches d'une cruelle précision. N'hésitant jamais à débattre d'une offense au pistolet ou à l'épée, Daudet était aussi un homme sensuel et gourmand qui buvait, dira-t-il, une bouteille de vin au déjeuner et une bouteille et demie au dîner. Ses souvenirs et ses portraits, parus récemment chez Bouquins Laffont, révèlent une intelligence vive et ardente, un sens de la formule dévastateur et une vision pleine d'acuité qui ne cessent de nous surprendre et confèrent souvent à ses jugements la force des choses incontestables.

Comment enfermer dans une biographie de 400 pages un personnage aussi multiple? C'est chaussé de velours que François Broche s'approchera du «gros Léon» qui fut d'abord le «Dau-phin» ou le «Bichon», l'enfant chéri du bel Alphonse. L'auteur brossera d'abord le tableau du milieu familial, ce qui laissera au lecteur le temps de se familiariser avec un texte grouillant de renvois et de citations. C'est en effet par le biais d'un travail minutieux, basé essentiellement sur des témoignages, que l'auteur va cerner le Léon adulte, délaissant de façon délibérée toute nostalgie ou toute espèce d'émotion pour s'attaquer à une réalité directe, dense et touffue, à une *surdose* de faits vécus. On en arrive à se demander si Daudet a vécu plusieurs existences superposées. Cette vie qui bouillonnait comme un chaudron de cannibales, l'auteur s'est appliqué à en suivre le rythme effréné, sans ménager ses forces ni le souffle du lecteur qui prendra lui aussi la mesure exacte de cet homme terrible, au «rire rédempteur». Réactionnaire xénophobe, enivré de ses désirs et de ses convictions, Daudet, lors du suicide de son fils aîné, ira jusqu'à se compromettre gravement dans une accusation d'assassinat politique qui le mènera en prison, puis en exil, et il parviendra à jeter à tout jamais sur cette mort étrange le brouillard des mystères non résolus.



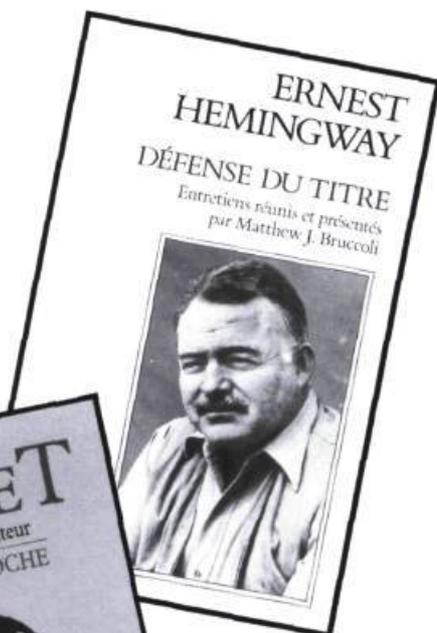
C'est donc en consultant les écrits de Daudet et l'abondante documentation d'une époque où tout le monde, semble-t-il, avait quelque chose à écrire sur tout le monde, que François Broche, en véritable historien, a recomposé très prudemment, dans un langage juste et surprenamment objectif, sans jamais tricher, la figure de cet homme sensible déguisé en ouragan, un magnifique «imprécateur», assuré-ment.

Michèle Warren-Lachaussée

EN ATTENDANT LES BARBARES
Guy Sorman
Fayard, 1992, 374 p.; 34,95 \$

Guy Sorman est l'un des intellectuels français de droite les plus connus. Son dernier livre est consacré aux problèmes soulevés par l'immigration et la drogue. Nous y retrouvons la méthode de recherche qu'il avait utilisée dans *Les vrais penseurs de notre temps* [Fayard, 1989]: l'auteur rencontre des gens et présente leurs opinions au lecteur.

Guy Sorman a parcouru les pays qui se rattachent à l'Occident, de Tokyo à Washington, et



sans oublier l'Europe. Il ignore le tiers monde pour la simple et bonne raison qu'il cherche des solutions pour l'Occident. Les gens qu'il rencontre proviennent de milieux très variés. La parole est donnée à des professeurs d'université, à des militants responsables d'organismes communautaires, à des hommes politiques, dont le chancelier Kohl. Le ton de l'ouvrage est à la fois sérieux et anecdotique, Guy Sorman allant jusqu'à préciser la sorte de vin qu'il a bu avec le chancelier allemand!

Ce collage de tant de points de vue entraîne une certaine confusion. Heureusement pour le lecteur déconcerté, Guy Sorman expose ses propres idées. Sous couvert d'objectivité («Je donne la parole à tout le monde»), l'ouvrage n'est qu'un outil pour promouvoir les thèses libérales («Toutes les paroles se neutralisent, à moi de vous dire

la vérité») qui s'articulent autour de trois axes: pour régler les problèmes causés par l'immigration et la drogue, il faut réduire le rôle de l'État, laisser jouer les lois du marché et ne pas croire à un système parfait. L'économie libérale de marché devrait se substituer à l'appareil judiciaire pour venir à bout des contradictions sociales et des frictions occasionnées par les immigrants et les drogués. Ce livre dégage une impression de grande tolérance à laquelle la droite ne nous a pas habitués. Guy Sorman nous donne également quelques pistes pour bâtir un monde meilleur, en attendant les barbares...

Francis Dupuis-Déri

DÉFENSE DU TITRE
Ernest Hemingway
Entretiens présentés
par Matthew J. Bruccoli
Belfond, 1992, 275 p.; 37,95 \$

Ernest Hemingway est à première vue l'antithèse parfaite de William Faulkner. Alors que le *gentleman-farmer* écrit d'abord et avant tout dans le but de disparaître derrière ses textes, le colosse à la barbe blanche, miraculeusement rescapé de la Première Guerre mondiale et d'un accident d'avion en Afrique en 1954, semble camoufler son œuvre sous une légende qui éclaire davantage ses autres intérêts: la pêche à l'espadon, la chasse à l'éléphant, la boxe, l'art de la guerre et de la taurinomie, les chiens et les chats que la littérature proprement dite. Non pas qu'Hemingway ait cherché à garder son œuvre confidentielle, bien au contraire, mais il sait que donner à voir une vie débordante d'activités permet de protéger l'indicible des regards indiscrets.

Les entretiens et les articles publiés entre 1919 et 1965 que Matthew J. Bruccoli nous présente en recueil ne nous aident aucunement à pénétrer l'œuvre et feraient plutôt perdurer la légende. Loin de fournir une véritable autobiographie intellectuelle, ils remettent à l'ordre du jour tous les lieux communs qui continuent d'empêcher la lecture lucide des extraordinaires romans que sont par exemple *A Farewell to Arms* ou *For whom the Bell Tolls*. En plus des deux discours offerts en prime en appendice (le célèbre discours de 1937 sur le fascisme et le discours de réception du Prix Nobel), quelques articles ajoutés

aux entretiens doivent tout de même être lus. Je pense en particulier à ceux de Fraser Drew, George Plimpton, Milt Machlin et Robert Emmett Ginna. Voilà des critiques qui délaissent les combats de coqs et disent comment le réalisme et le lyrisme permettent d'appréhender la mort. Le style elliptique et spartiate de l'écriture pratiquée par Hemingway trouve alors son sens dans la connaissance des hommes. En tranchant dans la chair de la vie au moyen de petites phrases incisives, l'éthique ripostant au tragique, il affirme, dans le plus pur dépouillement, la présence de l'action sur toute souffrance.

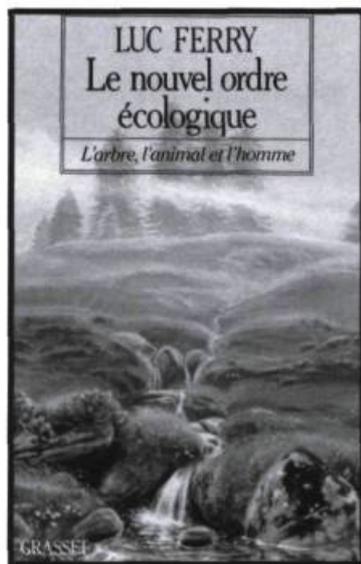
Michel Peterson

LE NOUVEL ORDRE ÉCOLOGIQUE L'ARBRE, L'ANIMAL ET L'HOMME
Luc Ferry

Grasset, 1992, 274 p.; 35,95 \$

L'écologie est à la mode, mais le commun des mortels connaît assez mal ce qui différencie la pensée et l'action des groupes engagés dans le débat. Il y a les modérés, qui préconisent des mesures visant à assurer aux générations futures un environnement acceptable, mais aussi les partisans de l'*écologie profonde*, intégrisme en la matière. Pour ces derniers, la biosphère a une valeur en soi, valeur sacrée plus grande que celle des éléments qui la composent, et ses intérêts doivent être défendus pour eux-mêmes comme ceux d'un sujet de droit. En l'occurrence, comme c'est l'humanité qui cause les plus grands préjudices à l'écosystème, elle devient facilement haïssable pour le partisan de l'écologie pure et dure, dont le militantisme peut même devenir incompatible avec l'idée de démocratie.

Dans *Le nouvel ordre écologique* (pour lequel il a obtenu le Prix Médicis de l'essai 1992), Luc Ferry expose clairement les enjeux de «l'écologie profonde», dont les racines plongent dans le même terreau que les réactions romantiques au cartésianisme (qui fait de l'animal une machine) et à l'humanisme des Lumières (selon lequel la condition humaine est la possibilité d'échapper au déterminisme naturel). Prudent et nuancé — il ne remet pas en question la sauvegarde de l'environnement; l'être



humain a des devoirs envers la nature —, le philosophe déconstruit la logique ambiguë de ce nouveau militantisme «guidé par la haine de la modernité, l'hostilité au temps présent», jusqu'à relever la contradiction inhérente au discours lui-même: «S'imaginant que le bien est inscrit dans l'être des choses, [les écologistes profonds] en viennent à oublier que toute valorisation, y compris celle de la nature, est le fait des hommes et que, par conséquent, toute éthique normative est en quelque sorte humaniste et anthropocentriste».

Une éclairante mise au point, à lire aussi pour le plaisir de suivre une pensée critique qui approfondit avec circonspection et rigueur une question des plus délicates.

Hélène Gaudreau

PROFILS DU PERSONNAGE CHEZ CLAUDE SIMON

Bernard Andrès
Minuit, 1992, 284 p.; 42,95 \$

Les personnages cryptés, aux profils incertains, asservis au projet *textualiste* de Claude Simon, trouvent ici un critique passionné, qui entreprend de spécifier les jeux formels de leur composition et de leur dissolution et de leur redonner une dimension de sujet. La thèse est audacieuse, l'analyse ciselée et l'effet percutant: au terme de cet essai, on découvre rien de moins qu'un projet autobiographique, lequel se voit sanctionné par l'inscription, dans les fictions les plus récentes, d'une main ridée qui écrit. «Du profil du personnage chez Claude Simon aux profils de Claude Simon personnage», la formule n'a rien de rhétorique.

Les outils de la preuve seront entre autres les catégories narratologiques, lesquelles, utilisées fort librement, permettent de spécifier les avatars du personnage simonien en montrant les tensions entre le personnage du récit et son traitement par le discours. Plusieurs schémas étayent le propos — «Typologie des points de vue», «Schéma de montage», «Tableau chronologique» — tout en confirmant la dimension didactique de l'ouvrage. On croit lire une double réhabilitation: démontrer l'adéquation de la narratologie — qu'on disait inapte à saisir les subtilités des romans de l'écriture — et faire redécouvrir une œuvre qu'on avait trop vite classée (oubliée?) sous le paradigme du nouveau roman. De fait, l'analyse distingue dans le parcours simonien quatre séries d'ouvrages et choisit de mettre en perspective les textes contemporains et ceux de la période nommée «transition vers l'écriture», qui deviennent ainsi le véritable laboratoire de l'écriture de Claude Simon au détriment de la période néo-romanesque.

Le pari est tenu: l'essai de Bernard Andrès réussit à proposer une lecture nouvelle de l'écriture simonienne, à redonner un principe de lisibilité à cette œuvre exigeante, tout en amorçant une polémique qui ne peut que s'avérer féconde.

Frances Fortier

SARTRE CONSCIENCE HAÏE DE SON SIÈCLE

John Gerassi
Du Rocher, 1992,
276 p.; 35,55 \$

Cette biographie «autorisée» par Sartre lui-même a été écrite par le filleul et ami du célèbre écrivain-philosophe. Le projet se veut une suite des *Mots*, de l'autobiographie de Jean-Paul Sartre. L'auteur a d'abord relu l'ensemble de l'œuvre romanesque — dont les fameux *Chemins de la liberté* — parce que Sartre s'est inspiré, en créant ses personnages, de gens qu'il connaissait. Cette base biographique John Gerassi l'a, par la suite, comparée au contenu des *Mots* et mise en contraste avec une série de trente-quatre entretiens qu'il a eus avec Sartre entre 1969 et 1979. Sous cet éclairage, Sartre apparaît comme une personne aux prises avec d'incroyables contradictions, dans



ses amitiés, comme dans ses amours, et avec des défis tout aussi singuliers. Le parallèle est évidemment fait avec le cheminement étrange de l'intellectuel qui, sans cesse, remettait en question son rapport à la culture et sa «situation dans le monde.»

Le récit part de l'enfance choyée puis déchirée de Sartre et, progressivement, nous conduit à l'intellectuel engagé, mais en insistant sur la période «intellectuel bourgeois» du Sartre d'avant-guerre qui se disait lui-même au-dessus des contradictions de la société, de la politique, de l'histoire. Nous cheminons ainsi jusqu'à la fameuse articulation sartrienne engagement / authenticité. C'est en effet pendant la Deuxième Guerre mondiale — alors que Sartre est retenu prisonnier dans un camp allemand —, qu'il prend conscience de la contrainte du social, du collectif, qu'il éprouve la nécessité de résister, par l'écrit, à l'occupation allemande.

Avec la fin du conflit, c'est la critique de tous les fascismes à venir qui primera. John Gerassi écrit: «Pour lui [Sartre], les fascistes d'aujourd'hui étaient ceux qui utilisaient le pouvoir, ou qui l'auraient utilisé, s'ils l'avaient eu, pour faire taire l'opposition dans leur intérêt personnel ou pour leur gloire. Des fascistes comme cela, il en repèrait dans tous les partis, dans toutes les institutions, en Amérique comme en Russie ou en France. Il n'adhéra donc à aucun parti, ne travailla pour aucune institution, ne soutint aucun corps constitué. Il ne se situait que par rapport aux jeunes, mais il resta, pour la plupart d'entre nous, notre conscience».

Gilles Côté

**L'EFFET-PERSONNAGE
DANS LE ROMAN**

Vincent Jouve
Presses Universitaires
de France,
1992, 271 p.; 51, 55 \$

Depuis quelques années, les théoriciens et les critiques littéraires réagissent aux approches structuralistes des textes et situent leur analyse dans une perspective souvent phénoménologique ou psychanalytique qui tient compte de l'interaction entre le lecteur et l'œuvre. L'essai de Vincent Jouve sur le personnage s'inscrit dans cette veine. L'auteur considère insuffisantes les conceptions immanentistes des textes qui enferment le personnage dans un rôle fonctionnel à l'intérieur du système narratif. Il ne s'agit pas de revenir à la critique impressionniste du début du siècle, mais d'ajouter au formalisme: se demander comment le lecteur appréhende ce personnage déjà considérablement déterminé par les balises textuelles.

Pour saisir cet «effet-personnage», Vincent Jouve propose un appareil critique construit en fonction de régimes de lecture qui oscillent entre le regard critique de celui qui considère le personnage «comme un instrument dans un double projet narratif et sémantique» et le regard inconscient de celui pour qui le personnage est «un prétexte lui permettant de vivre par procuration certaines situations fantasmatiques». Vincent Jouve, qui est extrêmement bien documenté, récupère intelligemment les travaux de Philippe Hamon et de Michel Picard, et les catégories qu'il propose paraissent solides et convaincantes. La langue est agréable, nuancée et nullement pédante, et les illustrations, notamment à partir de textes de Balzac et de Kafka, sont très claires.

L'effet-personnage dans le roman s'impose comme une référence de premier ordre pour ceux qu'intéresse la critique littéraire.

François Ouellet

**L'effet-personnage
dans le roman**

VINCENT JOUVE

PUF écriture

L'HOMME PARANO
Claude Olievenstein
Odile Jacob, 1992,
222 p.; 32,95 \$

Né d'un voyage en Océanie, enfant de Manille la belle, la perverse, le dernier livre de Claude Olievenstein, *L'homme parano*, nous convie au pays de la parano et de la paranoïa. La parano, nous la connaissons tous à divers degrés, mais la paranoïa, c'est une autre histoire. Puisant leurs sources dans la nuit des temps «quand l'homme était un loup pour l'homme», les deux ont des origines sociales et sont le produit des rejets, des humiliations, des récriminations qui ont «martelé un psychisme». Rien à voir donc avec un déficit neurologique ou neurochimique.

Entre les deux, les différences sont complexes et aléatoires. Si la parano reste du domaine de l'intuition affective, la paranoïa relève de l'autodestruction et peut s'organiser en système parfaitement clos, concrivant l'autre à son «massacre carnivore». La capacité d'auto-critique et la vitalité de l'ancrage dans le symbolique vont déterminer pour l'essentiel les résultats: l'accommodement plus ou

moins heureux ou le délire organisé. La genèse de la parano et celle de la paranoïa font l'objet des quatre premiers chapitres de l'essai de Claude Olievenstein.

Dans les chapitres suivants, plus légers si l'on peut dire, l'auteur conjugue la parano avec la dépression, l'amour, la drogue, la vieillesse et l'angoisse. La lecture du chapitre consacré au phénomène amoureux vous obligera peut-être à revoir, à la baisse pour votre ego, les conclusions que vous aurez tirées de votre dernière rupture.

D'autres se reconnaîtront dans le parano vieillissant dont l'idéal du moi, à la stabilité si chèrement acquise au cours des décennies, est ébranlé par «les progrès de la décrépitude».

Ce livre nous fait trinquer, grincer des dents, mais rire aussi. Toute une thérapie.

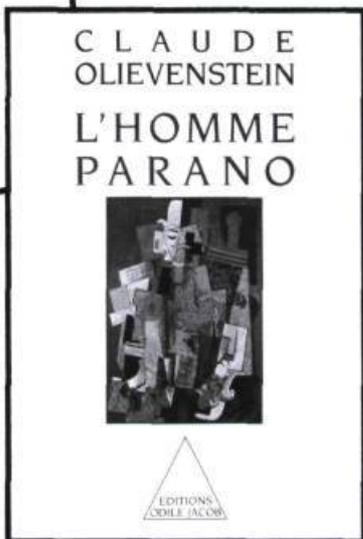
François Moisan

**LA GUERRE
CONTRE LES FEMMES**
Marilyn French
Trad. de l'américain
par Françoise Bouillot
et Iawa Tate
L'Archipel, 1992,
281 p.; 29,95 \$

Si l'on connaît l'auteure, nul étonnement de retrouver ici un propos radicalement féministe. Les femmes qui l'aborderaient dans l'esprit de «Madame est servie» pourraient cependant subir un traumatisme de la conscience, une déstabilisation de leur quotidien, au point d'en arriver à résilier leur abonnement à *Châtelaine*. Quant à nous, ce livre ne s'adresse pas à nous en tant qu'individus mais, «fait le procès d'un système inventé et maintenu par les hommes en tant que caste». Demeurons toutefois concernés par le sujet, j'allais écrire consternés, ce qui serait justifié ici.

Après l'effondrement du mur de Berlin et la chute de la dictature dans les pays de l'Est, certains ont retenu leur souffle, espérant de ces bouleversements l'avènement de l'âge d'or de la planète, où nous vivrions sans guerres et sans reproches. Alors que l'économie de marché fait la fière, sûre de sa victoire sur l'économie communiste, Marilyn French nous ramène brutalement à une triste réalité: la globalisation de l'économie mondiale entraîne la globalisation des moyens d'exploitation et d'asservissement des femmes. Conclusion d'une analyse, dont le point de départ repose sur l'affirmation que le «patriarcat est né et s'est propagé en tant que guerre contre les femmes».

Cette guerre contre les femmes est d'autant plus féroce que nous, les hommes avec un petit *h*, nous sentons menacés dans la définition de nous-mêmes. Résultats: dans les domaines de la justice, de l'organisation du travail, des institutions culturelles, les femmes sont bafouées sur tous les fronts; persiste même dans certains pays la mutilation de leurs organes génitaux. Ces actes de violence sont perpétrés bien souvent dans la chaleur du foyer familial, sous le couvert de religions qui justifient, dans leur discours officiel, que les femmes se définissent uniquement par leurs fonctions sexuelles et reproductrices. Et il ne faut pas croire que cela se passe dans des pays lointains ac-



cessibles à dos de chameau. La guerre contre les femmes est universelle.

Cette réalité devrait nous amener à nous poser une question, entre autres: la solution à ce génocide camouflé, réside-t-elle dans la polarisation des positions? Ne devrait-on pas plutôt remettre en question systématiquement l'humanité dans son ensemble, dans une approche holistique et transpersonnelle, pour ne pas dire spirituelle?

Allez, hommes de peu de femmes, repentez-vous, la fin du mâle est proche.

Claude Cossette

CHATEAUBRIAND UN DIPLOMATE INSOLITE

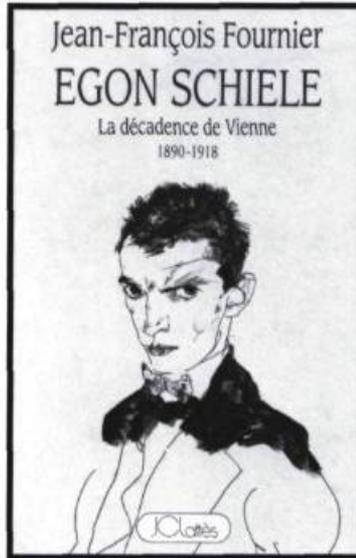
Jacques-Alain de Sédouy
Perrin, 1992, 223 p.; 37,95 \$

Lui-même rompu à l'art et aux rôles diplomatiques, l'auteur apporte une touche originale et nuancée au portrait classique de Chateaubriand. Le risque existe, en effet, tant la langue de Chateaubriand envoûte et séduit, tant sa tendance à la fabulation est notoire, que le public ne sache plus que ce littérateur a représenté Paris à titre d'ambassadeur à Londres, Berlin et Rome et qu'il a même détenu le portefeuille des Affaires étrangères à une époque où Metternich entendait bien faire payer à la France vaincue son ancienne arrogance.

Jacques-Alain de Sédouy n'accable ni ne canonise Chateaubriand. Il lui reconnaît d'emblée un vif souci de redonner à la France son prestige passé et une vision souvent juste et pénétrante des enjeux. À cela s'ajoute un heureux paradoxe: la vanité de Chateaubriand lui est bonne conseillère, puisqu'elle le conduit à exiger et à obtenir, pour lui mais aussi pour son pays, plus de considération que n'en reçoivent généralement les vaincus.

L'auteur, avec un sourire, nous donne aussi accès aux lettres moins officielles que Chateaubriand expédie au cours de ses années de diplomatie. Comme d'habitude, un monde sépare les faits enregistrés par l'histoire et la version que donne Chateaubriand de sa contribution personnelle. Mais, dirait l'auteur, tout compte fait, ce vaniteux de génie aura quand même bien servi la France. Livre racé, fin, nuancé.

Laurent Laplante



EGON SCHIELE LA DÉCADENCE DE VIENNE 1890-1918

Jean-François Fournier
Jean-Claude Lattès, 1992,
321 p.; 59,95 \$

L'engouement pour l'œuvre peinte et graphique de Schiele n'est pas le fruit du hasard. Le climat intellectuel qui régnait à Vienne au début du siècle exerce une fascination que des manifestations et des publications en tout genre font revivre régulièrement. Libre à nous de voir là l'expression d'un goût discutable pour ce qui touche au crépuscule d'un monde qui, au bord de l'essoufflement, parvint néanmoins à donner quelques œuvres fortes dont la fulgurance éblouit.

Egon Schiele est ce jeune homme mort à vingt-huit ans qui a laissé une œuvre au graphisme incisif, aux accents tragiques, qui se démarque par une virtuosité du trait qui étonne et séduit. Par-delà les chambardements qui n'ont cessé de secouer l'art du XX^e siècle, le spectateur contemporain reste sensible à une œuvre dont l'élégance trouble ne confine pas à la joliesse et à la mièvrerie. Résolument expressionniste, la production de l'artiste colle à l'idée qu'on veut se faire, dans la foulée d'André Breton, d'une beauté convulsive.

L'ouvrage proposé par Jean-François Fournier accumule dates, noms de personnes, de lieux, dont on voudrait nous faire croire qu'ils sont susceptibles de favoriser la compréhension d'une trajectoire aussi brillante que brève. Cette biographie agace plus qu'elle ne convainc. L'auteur ne parvient pas à mener à terme un projet par trop ambitieux. Jean-

François Fournier voudrait faire de Schiele une sorte de Rimbaud de la peinture, ce que manifestement il n'est pas, et s'emploie maladroitement à restaurer l'image d'un artiste dont la moralité et certains comportements déviants ont choqué la bonne société de l'époque. Si l'intérêt du livre tient à l'utilisation faite des écrits du peintre, moins connus que sa production picturale mais qui révèlent des aspects intéressants d'une sensibilité vibrante, l'auteur a fait fausse route en cherchant à donner à Schiele une stature qu'il n'a pas. Emporté par un enthousiasme qui dessert son sujet, l'auteur passe à côté de ce qui fait l'intérêt d'une œuvre qui trouve sa résonance dans le désarroi d'une certaine jeunesse, toujours actuelle, et qui se traduit par un appel renouvelé à la révolte. Un météore n'est pas une planète, que je sache. Jean-François Fournier feint de l'ignorer. Il serait dommage que cet aveuglement porte ombrage à une œuvre digne d'intérêt et fascinante à plus d'un titre.

Pierre Carpentier

OSONS LE DIRE D.A.F. de Sade Les Belles Lettres, 1992, 239 p.; 21,95 \$

La collection «Iconoclastes» des éditions Les Belles Lettres est consacrée à des pamphlets qui lancent un «défi au consensus des bien-pensants et aux modes intellectuelles moutonnières». Jean-Jacques Pauvert, fidèle sadien, y publie un recueil d'«assertions», choisies dans tous les écrits de Sade, qui témoigneraient de la pensée «toujours en mouvement» de ce dernier. Il semble vouloir redonner ainsi un ton révolutionnaire et irrévérencieux aux écrits sadiens, après leur parution récente dans «La Pléiade». Selon lui, Sade est moins un romancier qu'un «créateur de fictions»; ces fictions correspondent à des scénarios d'écriture, des tableaux, des dialogues dans lesquels une philosophie, particulière à chaque scène, est mise à contribution. Somme toute Sade est un grand explorateur des imaginaires de son époque!

Il est vrai que les textes sadiens contiennent de nombreuses réflexions, encore aujourd'hui révolutionnaires, sur les dessous passionnels de la raison (défense éloquente du «Je

pense donc je suis») et de la vie politique («l'État qui sudoie» l'individu). Son parti pris en faveur d'un matérialisme athée a certes permis des observations fort justes: «de quel droit celui qui n'a rien s'enchaînera-t-il sous un pacte qui ne protège que celui qui a tout?». Mais beaucoup de passages trompent l'ambition philosophique d'«oser tout dire» qui est séduisante au premier abord mais qui devient un faire-valoir pour une conception manichéenne de la morale, du droit et de la philosophie.

L'ensemble du recueil nous livre un portrait peu convaincant du mouvement de la pensée sadienne. Il semble plutôt répondre à une tentative de réappropriation du texte sadien par ceux qui veulent le sauver d'une lecture trop académique.

Claude Lamy

GEORGES STEINER, ENTRETIENS Ramin Jahanbegloo Du Félin, 1992, 171 p.; 41,50 \$

Que retenir de la pensée d'un philosophe? Celui-là, Georges Steiner, préfère se définir comme un maître de lecture. Pourquoi? Il répond: «J'ai affirmé que je n'étais pas un philosophe professionnel parce que ce monde clos de la technique philosophique contemporaine porte un jugement négatif sur ce que j'ai écrit et qui paraît alors illégitime». Plus loin, il traduira plus fortement son manifeste philosophique: «Il m'est nécessaire de dire avec courtoisie à ce beau monde que le terrain de mes compétences n'est pas le leur. Jamais il ne m'a semblé exister de différence entre la poésie, la musique et les mathématiques. En bon platonicien, je crois que tous les domaines se rejoignent. Lorsque Heidegger lit Trakl, Stefan George, Hölderlin ou Sophocle, il ne perd pas son temps à se définir comme professeur de littérature française ou comme germaniste. Et cela est merveilleux. Le plus grand philosophe est le poète de la pensée; il n'y a pas de plus grand poète que Platon comme il n'y a pas de métaphysique plus aiguë que celle de Char ou de Celan».

Difficile approche. George Steiner appartient à la catégorie des écorchés. Ramin Jahanbegloo, jeune (37 ans) philosophe iranien vivant en France, a connu Steiner d'abord à travers son

essai *La culture contre l'homme*. Il perçoit en lui «la rencontre d'un esprit libre avec le vrai». Ses entretiens sont une suite logique de ceux qu'il a obtenus d'Isaiah Berlin et de Daryush Shayegan, peut-être une quête auprès de ceux qui ont approché et ausculté le désarroi humain, l'horreur de nos actes. N'est-il pas aussi un spécialiste du Mahatma Gandhi? Son approche de George Steiner mélange échange de sensibilités et appréhensions, mais ne s'affranchit pas d'une stricte grille scholastique, revisitant l'œuvre et l'homme dans leur cheminement commun. Au cœur de ce questionnement, la Shoah bien sûr et la coexistence de la civilisation et de la barbarie.

Philosophie du décontentement. L'holocauste a fait exploser le sens, les humanismes. Ou, plutôt, tapie dans l'humanisme, la part bestiale n'attend qu'une occasion nouvelle de se manifester, de pervertir le sens de la civilisation. Ce qu'il faut d'approfondissement philosophique pour comprendre l'essence d'un petit roman! Car faut-il vous rappeler que George Steiner est l'auteur de *Le transport de A.H.* (L'Âge d'Homme, 1981)?

Jean Lefebvre

VICTORIEUSE RUSSIE
Hélène Carrère d'Encausse
Fayard, 1992, 439 p.; 46,95 \$

Si pour plusieurs l'année 1992 est associée au 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique, pour d'autres, elle consacre la mort de l'Empire soviétique et l'accueil de la nation russe dans le giron des pays libres et démocratiques.

Le treizième essai de la soviétologue Hélène Carrère d'Encausse, *Victorieuse Russie*, met en lumière les événements historiques, politiques et sociaux qui aident à comprendre l'évolution de la société russe contemporaine. Il relate les faits récents

qui expliquent l'état des relations de la Russie avec ses proches voisins et anciens partenaires de l'Empire soviétique, ainsi que les liens que le jeune État russe tisse avec la communauté internationale. Il explique également la nature et la portée des chambardements qui affectent le territoire de l'ex-U.R.S.S. et met aussi en lumière la fragilité de l'équilibre nouvellement créé.

L'intérêt de cet essai est considérable. Au profane désireux de comprendre quelque chose à une situation géopolitique complexe, il sert une analyse politique claire et bien construite. Le volet historique ne sombre pas dans la datation excessive, et l'auteure s'en tient aux faits pertinents sans recourir aux multiples intervenants qui en sont à l'origine. Par ailleurs, la grande variété des thèmes abordés fournit maintes clés pour saisir dans son ensemble une problématique politique et humaine difficile.

Pour la première fois de son histoire, le peuple russe serait libre de se définir. Grâce à l'essai d'Hélène Carrère d'Encausse, nous savons à partir de quelle situation et dans quel contexte il doit travailler pour y parvenir.

Louise Alain



Bien que la démonstration soit soutenue par une démarche rigoureuse (en témoigne la progression des chapitres), le propos n'est pas toujours clair: l'auteur n'a pas fréquenté Lacan sans hériter d'une syntaxe un peu particulière... Par ailleurs, si l'on ne s'est pas déjà cassé le nez sur les figures compliquées des *Écrits* et du *Séminaire* avant d'arriver à les reconnaître, on ne comprendra que difficilement où mène cette mathématique franchement aride. L'essai de Joël Dor est donc moins une introduction (et le titre porte à faux) qu'un guide, un accompagnateur pour qui veut vraiment — mais alors là vraiment! — comprendre les schémas en question.

Comme Lacan n'a pas laissé d'essai synthétique, son vocabulaire particulier, les néologismes qu'il propose, sont disséminés dans les volumineux *Écrits* et les tomes du *Séminaire*, en bonne partie inédits. L'ouvrage de Joël Dor a le mérite de regrouper les différentes explications d'une notion, de montrer la continuité, de souligner l'évolution. Les nombreux renvois infrapaginaux à Lacan et un index détaillé permettront en outre au lecteur de poursuivre plus efficacement son aventure lacanienne.

Pour les mordus uniquement et ceux que l'abstraction ne rebute pas.

Hélène Gaudreau

INTRODUCTION À LA LECTURE DE JACQUES LACAN
T. 2, LA STRUCTURE DU SUJET
Joël Dor
Denoël, 1992, 293 p.; 54 \$

Après un premier tome général, *L'inconscient structuré comme un langage*, Joël Dor s'attaque à une «exégèse» plus spécifique de l'œuvre de Lacan. Voulant rigoureusement démontrer que la structure du sujet dépend du rapport qu'il entretient avec l'ordre signifiant, Lacan a eu recours à des modèles analogiques (bande de Möbius, tores, anneaux d'Euler, etc.) dont les propriétés ne sont pas nécessairement présentes à l'esprit du lecteur des *Écrits*. C'est cet espace topologique que Joël Dor s'efforce de démonter et de remonter, en précisant en quoi il permet de conceptualiser, métaphoriquement, comment l'être humain se structure en fonction de son rapport à l'Autre.

LA FIN DE L'AVENIR
LE DÉCLIN TECHNOLOGIQUE
ET LA CRISE DE L'OCCIDENT
Jean Gimpel
Seuil, 1992, 197 p.; 29,95 \$

«En l'an 2000, nous avait-on dit, il n'y aurait plus de maladies, nous vivrions jusqu'à 150 ans et plus, travaillerions 4 jours par semaine ou moins et l'occupation de notre temps de loisirs serait notre principal problème.» C'est en rappelant ces prévisions hautement optimistes que Jean Gimpel, historien des techniques, introduit son sujet. Tout au long de son livre, il tente de démontrer que l'innovation est aujourd'hui en plein marasme, pour en déduire que notre civilisation est condamnée.

Les prévisions d'Herman Kahn, Anthony Wiener et d'Alvin Toffler, à la fin des années 60 et au début des années 70, ne se sont pas réalisées. La course aux innovations a atteint un pla-

teau. Jean Gimpel, lui, avait prévu dès 1956!

Selon l'auteur, à peu près rien de ce qu'on attendait n'est arrivé. La révolution informatique n'a pas eu lieu: on revient au livre. La conquête de l'espace n'excite plus personne. Les transporteurs aériens font du sur-place tandis que le train, le tramway, le vélo et les bateaux filent. L'âge du plastique est déjà passé: on retourne aux matières naturelles. La science médicale se heurte au sida et on réhabilite les médecines du passé. Le public accepte de moins en moins que les scientifiques jonglent avec la vie en toute liberté.

De ces revers apparents du progrès technique, l'auteur de *La fin de l'avenir* conclut que l'heure de la décadence a sonné et que les États-Unis vont bientôt connaître le même sort que le bloc de l'Est: «Lorsque notre système s'effondrera [...], nous assisterons à la désintégration de notre civilisation industrielle».

Ainsi, Gimpel annonce la faillite politico-économique de l'Occident, qui devrait rapidement dégénérer en une panne généralisée de l'informatique sur laquelle repose un grand nombre de moyens de production et de communication actuels. La civilisation occidentale se désintégrerait et nous retournerions à une sorte de nouveau Moyen Âge.

Gérald Baril

L'EFFET BOOMERANG CHOC EN RETOUR DE LA DETTE DU TIERS MONDE

Susan George
Trad. de l'anglais
par Thierry Piélat,
La Découverte, 1992,
291 p.; 39,95 \$

Le tiers monde vous semble loin, étranger, la crise de la dette bien abstraite. Le but de l'essai de Susan George est de vous faire changer d'avis et de vous faire comprendre que la planète étant un tout, ce qui s'y passe a des conséquences un peu partout. En d'autres termes, l'essai démontre l'impact de la crise de la dette du tiers monde sur les pays développés.

Vaste programme qui risquerait fort d'être dilué par des graphiques et des statistiques. C'est pourquoi Susan George a choisi de traiter six cas exemplaires de «choc en retour». Le premier est l'environnement: la crise écono-



mique a pour effet une utilisation excessive des ressources forestières par les populations pauvres: une déforestation accélérée diminue le potentiel génétique de la planète. Second exemple, la drogue: la crise économique toujours et l'étau de l'endettement qui étrangle les pays pauvres les poussent à se tourner vers ce produit d'exportation dont la demande croissante et la rentabilité élevée en font pour certains la seule activité économiquement profitable. Troisième boomerang: l'endettement du tiers monde a mis les banques occidentales en difficulté, obligeant les gouvernements à se tourner vers les contribuables pour les renflouer. Les moyens choisis sont multiples: crédits d'impôts, régimes fiscaux qui rendent possible la fuite des capitaux, garanties gouvernementales, autant de manières de faire porter par le *bon peuple* le poids de décisions sur lesquelles il n'a aucune prise. Le quatrième effet de la dette du tiers monde est qu'elle engendre une crise économique sans précédent et réduit les marchés accessibles, ce qui entraîne souvent de nombreuses pertes d'emplois dans les pays développés eux-mêmes et ouvre la voie à une économie de spéculation. Le cinquième effet est l'exportation par les pays en crise de leur main-d'œuvre vers le seul lieu où on trouve encore des emplois: les pays riches. Dernier effet, plus dévastateur encore, l'augmentation du nombre de guerres sur la planète et de leurs victimes: 75 % à 90 % des victimes des guerres actuelles sont des civils. Et ce n'est pas l'industrie de l'armement qui s'en plaindra.

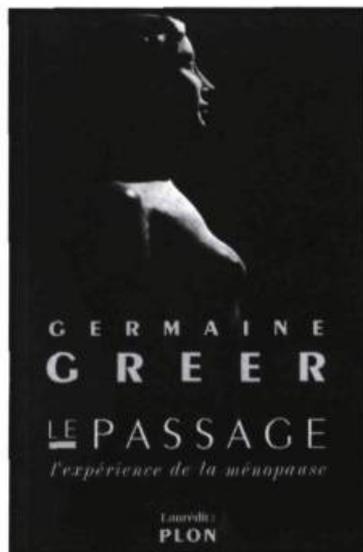
Ces données catastrophiques sont présentées de façon claire, jamais ennuyeuse et toujours instructive. Si nous ne voulons pas nous laisser aller au découragement, nous devons donc conclure, avec l'auteur, que la seule chance de survie de notre planète dépendra de notre capacité à mettre sur pied un mode de développement favorisant la participation populaire, l'équité sociale et la prudence écologique. Il y va, littéralement, de notre avenir.

Pierre-André Tremblay

LE PASSAGE L'EXPÉRIENCE DE LA MÉNopause Germaine Greer Trad. de l'anglais par Annick Baudoin et Marie-France Pavillet Plon, 1992, 340 p.; 24,95 \$

Germaine Greer persiste à trouver dans ce monde, fait par des hommes et pour les hommes, la source de l'indifférence ou de l'incompréhension dont sont victimes les femmes, dans ce cas-ci au moment de la ménopause. La femme de cinquante ans est mise au rancart de la société, puisqu'elle ne peut rester jeune, procréer, stimuler le plaisir sexuel, séduire les hommes enfin, et en recevoir attention et tendresse. À cet égard, la situation actuelle en Grande-Bretagne ne semble guère avoir évolué, même si 17 % de la population est composée de femmes de cinquante ans et plus! À l'aide d'exemples couvrant plusieurs siècles d'histoire, puisés dans des études scientifiques, dans la littérature, dans la vie de personnages célèbres, l'auteur dénonce les tâtonnements de la pratique médicale en la matière, «spécialité de rêve pour médecins médiocres», l'abus de médicaments mal éprouvés aux dosages hasardeux, le marché considérable ouvert aux grandes compagnies pharmaceutiques, bref, elle constate l'impuissance face au vieillissement, à la dépression, à la souffrance. Certains symptômes restent sans explication, des traitements sont remis en question, dont l'hormonothérapie de substitution.

Pourquoi tant de femmes, dans l'espoir de maintenir un éternel pouvoir de séduction, attendent-elles encore des miracles de soins de beauté ou d'interventions chirurgicales qui



engloutissent leur énergie et leur argent? Germaine Greer leur recommande plutôt de compter sur leurs propres ressources spirituelles pour vivre une vieillesse libre, sensible à la joie et à la beauté du monde. Elle parle des bienfaits de la solitude, du jardinage, de l'autohypnose, des herbes médicinales cueillies dans la fraîcheur du matin! La ménopause est-elle une maladie ou un «passage» naturel vers le vieillissement? Ce livre donne une perspective historique très large sur un phénomène qui fait peur aux femmes et dont elles parlent peu. La bibliographie compte près de trois cent cinquante titres. Plusieurs critiques d'auteurs féministes, de Simone de Beauvoir entre autres, sont pleines d'ironie et certaines formulations excessives finissent par agacer un peu. Ce n'est pas un livre de conseils ou de recettes. C'est une porte ouverte sur la ménopause, aspect particulier de la vie des femmes. C'est aussi une piste proposée à la réflexion sur nos propres choix en 1993!

Monique Grégoire

LE CONTE POPULAIRE Michèle Simonsen Presses Universitaires de France, 1992, 222 p.; 33,65 \$

La première partie de ce volume contient une définition et un historique du conte auxquels s'ajoute une description critique de chacune des diverses approches théoriques de l'analyse de ce type de récit. Les études des folkloristes et des ethnographes, les théories mythique, ritualiste, sémiotique, structuraliste et psychanalytique sont décortiquées selon les connaissances qu'elles ►

apportent à l'approfondissement de l'analyse du récit.

Toutes ces grilles s'appuient sur l'anthologie que l'on retrouve dans la deuxième partie du volume. Celle-ci réunit divers types de conte. Par exemple, on peut lire deux ou trois versions du «Petit chaperon rouge», de «Barbe-Bleue», de «Cendrillon», de «La Belle au bois dormant» etc. Certaines de ces versions sont des transcriptions orales qui datent du XIX^e siècle.

Savoir que Boccace et Rabelais se sont inspirés des contes populaires, que Perreault et Grimm les ont répertoriés, retranscrits puis remaniés, confirme que le conte est un genre littéraire qui a traversé les siècles. De la tradition orale, le conte est passé à la tradition écrite.

On tient souvent pour acquis que le conte s'adresse spécifiquement aux enfants. L'ouvrage de Michèle Simonsen a le mérite de faire découvrir qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

Lise Lemieux

LES NOUVELLES MALADIES DE L'ÂME

Julia Kristeva
Fayard, 1993,
330 p.; 34,95 \$

Le dernier ouvrage de Julia Kristeva est constitué d'un ensemble d'études qui portent sur le mal post-moderne de l'«âme», de cette âme, si elle existe encore, qui exprime à la fois la joie, la liberté et le mal de vivre, ainsi que sur la nécessité de travailler à sa guérison. L'âme actuelle est «malade», en effet, notre «vie psychique» s'étirole, l'être ne «parle» plus! En fait, le désir et l'imaginaire qui fondent l'âme sont au cœur de nos actes, de notre identité mais la vie intérieure est maintenant atrophiée et cela, dans un contexte socio-culturel artificiel, aseptisé (société de consommation, du spectacle). L'auteure se demande qui «a encore une âme aujourd'hui».



d'hui». Ou, semblablement, a-t-on le temps et l'espace «nécessaires pour se faire une âme»?

Dans un tel contexte, la psychanalyse aurait comme rôle de redonner vie aux individus dont les désirs et l'imagination se sont éteints, de revitaliser la «vie psychique». Mieux encore, l'optique freudienne pourrait nous conduire à subvertir et à transformer créativement notre post-modernité aliénée / aliénante.

Gilles Côté

LA VILLE À VUE D'OEIL
Richard Sennett
Trad. de l'anglais
par Dominique Diel
Plon, 1992, 314 p.; 43,60 \$

Une préoccupation traverse l'œuvre sociologique de Richard Sennett, à savoir comprendre l'individu moderne sur la scène de la grande ville. Dans cet ouvrage, Sennett reconstitue par fragments et avec une foule d'informations l'évolution de la conception de la ville en rapport avec l'expression de la vie en public. Des cités grecques anciennes au New York contemporain, on sillonne la vie urbaine à travers ses différents repères.

vers le propos philosophique de type stoïcien, car l'individu est enfermé dans le dilemme d'être noyé parmi ses semblables ou de faire émerger ses pouvoirs créateurs. Sennett s'interroge ainsi sur les modalités qui font que la vie urbaine oblige à une vie centrée. Selon lui, il faut être attentif à la multiplicité des gens côtoyés ou croisés dans l'univers urbain afin qu'ils puissent nous inspirer plutôt que nous menacer, afin qu'ils favorisent notre choix plutôt qu'ils nous fassent sentir envahis, afin d'affirmer notre identité plutôt que de nous noyer dans le flot des possibles. Cet essai, intéressant, est un peu trop chargé de culture pour que la lecture en soit facile. Il est rempli d'idées, d'impressions, d'éléments de connaissance souvent pertinents, mais aussi de réflexions pas toujours convaincantes quoique certainement dignes d'être discutées.

Johanne Gauthier

DE LA TYRANNIE

Vittorio Alfieri
Allia, 1992, 182 p.; 38,95 \$

Des intellectuels italiens ayant traversé la crise de l'idéologie des lumières, Vittorio Alfieri (1749-1803) demeure sans doute celui qui a pensé de la façon la plus consistante le conflit entre les raisons et les passions. Homme cosmopolite fasciné par l'antique république romaine et ennemi juré de la monarchie, il sillonne toutes les grandes capitales de l'Europe. Ouvrant la voie au *Risorgimento*, son œuvre comprend une vingtaine de tragédies (parmi lesquelles *Saül et Myrrha* sont des chefs-d'œuvre incontestables), des sonnets autobiographiques (les *Rimes*) publiés en 1789, une *Vie*, parue après sa mort par les soins de sa compagne et deux magnifiques essais: *Du prince et des lettres* (1789) et *De la tyrannie*, rédigé en 1777, mais publié sous le manteau en 1789.

De la tyrannie est à mon sens le point central de l'œuvre; c'est dans cet essai que le problème pratique du gouvernement absolu se trouve dépassé, que la question du pouvoir est formulée dans la perspective du *vivre-ensemble* et des rapports d'oppression. Contrairement au naturaliste Machiavel qui, en se plaçant du côté de la technique pure, cherchait à radier la morale pour se détacher de la théologie, Alfieri travaille au niveau

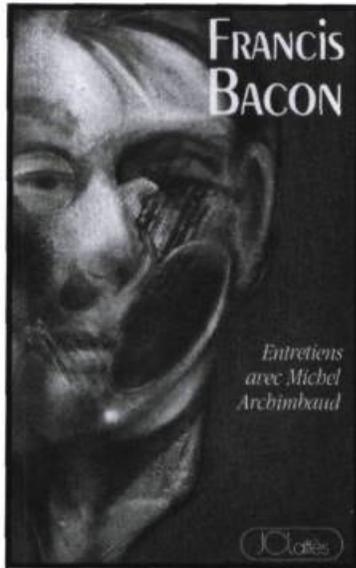
de l'être du politique. Par exemple, l'honnêteté doit faire partie des qualités de l'homme d'État, car elle dévoile la «véritable essence de l'homme», ou ce qu'on peut appeler la *civilité absolue*.

La thèse centrale d'Alfieri demeure, aujourd'hui encore, extrêmement juste: le tyran (qui n'est ici que l'autre nom du roi) ne peut vouloir le bien public puisque ce désir ruinerait sa propre puissance, contesterait la légitimité de son pouvoir arbitraire et ne lui laisserait d'autre issue que la mort. Et cette thèse repose sur un argument théorique d'une force insoupçonnée; on le retrouve dans une phrase extraordinaire, une petite phrase toute simple placée entre parenthèses: «Tout ce qui n'a pas de limites est illégitime». Au-delà des causes et des effets de la tyrannie, des moyens de la supporter ou de s'en délivrer, Alfieri, lui qui faisait de la «plume» le véhicule de la liberté individuelle, soulève le problème capital du sublime dans lequel Kant verra le purement grand appréhendé par l'imagination. Loin de constituer un simple guide de déclinaisons des attributs d'un tyran et de ses esclaves, *De la tyrannie* se donne ainsi comme un traité qui, en plus de fournir, comme le souligne la traductrice Monique Baccelli, «une définition *métahistorique* de la tyrannie», explore les formes matérielles du pouvoir abusif au moyen d'un instrument — l'écriture — qui permet de les faire éclater.

Michel Peterson

**FRANCIS BACON
ENTRETIENS AVEC
MICHEL ARCHIMBAUD
Jean-Claude Lattès, 1992,
156 p.; 41,95 \$**

Francis Bacon, né à Dublin en 1909 et mort au printemps 1992, semble avoir goûté la formule des «entretiens». Les familiers de l'œuvre du peintre connaissent les entrevues réalisées par David Sylvester, que Skira a publié, en 1976, dans sa belle collection «Les sentiers de la création» dans une traduction de Michel Leiris. Cette traduction de *L'art de l'impossible* faisait dire à Francis Bacon qu'il se sentait plus intelligent en lisant ses propos en français... Les entretiens regroupés ici ont été menés dans la dernière année de la vie du peintre et s'ils ne sont



sans doute pas de nature à faciliter l'accès à l'œuvre, ils font connaître un artiste dont la rigueur ne souffre pas des ramollissements dus à l'âge ou aux excès qu'il n'a pas craint de commettre toute sa vie. Se qualifiant lui-même d'«optimiste désespéré», Francis Bacon ne craint pas d'égratigner au passage certains monuments de l'histoire de l'art et de se situer en marge de tous les courants artistiques qui ont traversé le siècle. Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître l'influence décisive qu'a eue sur lui Picasso qu'il qualifie de «génie du siècle». En fait, nous avons affaire à un artiste conscient de ses moyens, refusant d'entourer de mystère le métier qu'il pratique et laissant aux autres le soin de gloser sur les «images» qu'il propose. L'occasion est fournie à Bacon de se situer par rapport à d'illustres prédécesseurs ou contemporains du domaine de la musique, de la littérature aussi bien que de la peinture, sur un mode qui n'est ni savant ni prétentieux, et avec une droiture et une franchise qui ne se démentent pas. Quoique moins fouillés que les entretiens avec David Sylvester, qui s'étaient échelonnés sur une plus longue période, les propos recueillis par Michel Archimbaud constituent une lecture tonique et stimulante en ce qu'ils posent en termes simples plusieurs problèmes liés à l'examen du processus de création artistique. S'il n'est pas sûr de l'importance de la place qu'il occupe dans l'histoire de la peinture, Francis Bacon aime à croire que son travail, comme celui de tout artiste, est «une sorte d'écho d'un créateur par rapport à un autre» et par là s'inscrit dans une lignée qu'il

n'est cependant pas facile de remonter. Les entretiens se terminent sur un constat: «On ne dit rien d'intéressant la plupart du temps quand on parle de peinture. Il y a toujours quelque chose de superficiel. Que peut-on en dire? Au fond, je crois qu'on ne peut pas parler de peinture, on ne peut pas». Et vlan!

Pierre Carpentier

**LE SOUFFLE DE LA LANGUE
VOIES ET DESTINS
DES PARLERS D'EUROPE
Claude Hagège
Odile Jacob, 1992,
286 p.; 34,95 \$**

La situation de l'Europe, où cohabitent une soixantaine de langues, ne peut certes se comparer à la situation de l'Inde ou de la Chine, mais les circonstances historiques ont donné à ce continent un profil particulier. Découvrir comment ont évolué, depuis des siècles, le français, l'anglais et l'allemand encore parlés aujourd'hui est fascinant. On a trop dit que le travail de Claude Hagège, linguiste renommé, est celui d'un spécialiste peu accessible. Son dernier livre intéressera tous ceux qui, loin de connaître, comme l'auteur, plus de cent langues différentes, cherchent à comprendre comment évoluent les nations et leurs langues, officielles ou minoritaires. Chacun en fera une lecture relative à son ouverture au monde. On peut être sensibilisé à l'avenir du féroïen, du gaélique ou du flamand et se sentir perdu entre le kabouche, le tatar et le gagaouze! S'il est des passages plus difficiles, ils ne le sont pas au point de rebuter le lecteur. Retraces à travers plusieurs siècles, les invasions, les alliances politiques, les mariages entre princes de diverses cours européennes, les échanges commerciaux donnent autant de clefs pour expliquer l'essor ou le déclin d'une langue, les emprunts faits à une autre. Les États légifèrent pour reconnaître une langue nationale, pour imposer l'enseignement d'une langue spécifique supranationale, pour démontrer de la tolérance envers les langues minoritaires ou décider de les faire disparaître. Le choix de telle langue pour la traduction de la Bible ou autres textes religieux, la qualité des œuvres littéraires, la publication de dictionnaires et grammaires ont été déterminants dans le développement ou le re-

nouveau de certains parlars. Les revendications nationalistes ont mobilisé l'ardeur de nombreuses communautés. «Chez les dirigeants des pays les plus puissants, le nationalisme signifie expansion, et dans le domaine de la langue, universalisme; pour les minorités, il prend la forme de la dissidence et de la lutte pour l'affirmation d'identité, face à cette pression.» Surprenante est l'histoire du peuple juif; ses membres ont toujours adopté la langue du pays où ils séjournent. Leur extermination massive par l'Allemagne a fait perdre à celle-ci une portion de l'élite intellectuelle. Par ailleurs, l'État d'Israël a rétabli l'usage de l'hébreu, langue morte depuis 200 ans. Comment l'Europe pourra-t-elle à la fois sauvegarder les langues minoritaires défendues au nom des nationalismes renaissants et développer une ou des langues de communication, communes à tous les pays qu'elle tend à fédérer?

Monique Grégoire

**AU CŒUR DE L'AFRIQUE
Pierre Savorgnan de Brazza
Phébus, 1992, 206 p.; 37,95 \$**

Ce récit d'explorateur, signé par celui qui donna son nom à Brazzaville, n'a ni grande valeur littéraire ni grand intérêt documentaire pour le non-spécialiste. Pourtant, bien qu'on se lasse rapidement d'une chronique où les événements semblent se répéter, on reconnaît là une matière riche et l'on comprend qu'elle ait compté parmi les sources d'inspiration de Jules Verne.

Officier français d'origine italienne, Pierre Savorgnan de Brazza n'a que vingt-deux ans quand il se voit confier la mission de remonter l'Ogooué, à partir de son embouchure, au Gabon, jusqu'à une mer intérieure supposée qu'on imagine alors à l'origine des grands fleuves d'Afrique. Jeune, téméraire, mais habile à parlementer, Pierre Savorgnan de Brazza déjoue tous les dangers qui se dressent sur sa route. Ni la maladie, ni les dangereux rapides, ni les hostilités entre groupes indigènes ne tempèrent son ardeur. Visiblement bien intentionné, il combat l'esclavagisme indigène; il comprendra plus tard avoir largement contribué à faire pénétrer le colonialisme au cœur de l'Afrique».

Gérald Baril

DROGUES, POLITIQUE ET SOCIÉTÉ

Sous la dir. d'Alain Ehrenberg et Patrick Mignon

Le Monde / Descartes, 1992, 364 p.; 37,95 \$

Le trafic des drogues illicites s'étend maintenant au monde entier et touche tous les aspects de la vie humaine. Notre perception de l'ampleur du phénomène est parcellaire, comme l'est notre information, qui se ressent de l'ambiguïté de notre propre relation aux drogues. Déjà le fait que nous en sous-estimions l'importance en est une manifestation troublante.

C'est pour briser cette gangue réductrice que l'on commence à rassembler les réflexions que suscite cette industrie clandestine, dont le chiffre d'affaires dépasse les 100 milliards de dollars et qui a créé dans son sillage une contre-industrie psycho-policière au moins aussi importante. Les articles qui composent *Drogues, politique et société*, reprennent des exposés présentés lors d'un colloque français tenu sous les auspices du journal *Le Monde*; ils couvrent autant les expériences que les perspectives les plus diverses; on tente de cerner qui sont les acteurs de cette vaste et tragique pièce de théâtre, ce qui les motive, comment le problème s'insère dans une vie, dans une ville, dans une politique d'État...

Ces articles documentés font ressortir à l'évidence que notre perception simpliste: «méchants trafiquants-police débordée-pauvres consommateurs» est une illusion tragique: ce qui est en cause touche plutôt la définition d'une drogue illégale, les raisons profondes de la prohibition de certaines drogues (et pourquoi pas le café, les amphétamines?) et surtout, comment la mise à l'index de certaines substances crée une mafia tentaculaire, souterraine, qui peut acheter n'importe qui et n'importe quoi sur cette planète, effet pervers dont les conséquences



sont mille fois plus menaçantes que la vulnérabilité personnelle de certains envers telle ou telle drogue.

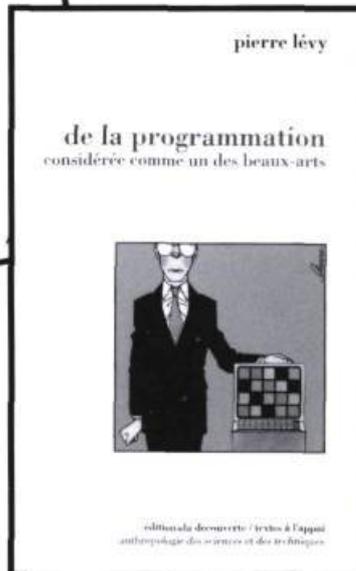
Un livre décousu, comme toutes les annales de colloques, mais dont bien des intuitions mises bout à bout reconstituent un phénomène dont il est difficile d'exagérer la percutance et la profondeur.

Michel Lemieux

DE LA PROGRAMMATION CONSIDÉRÉE COMME UN DES BEAUX-ARTS

Pierre Lévy
La Découverte, 1992, 246 p., 39,93 \$

La science envahit de plus en plus le champ du discours sur la société. Nous sommes voués à la perte si nos enfants ne font pas plus de mathématiques à l'école primaire. Notre ratio *per capita* de scientifiques et d'ingénieurs se compare désavantageusement à ceux de pays comme l'Allemagne et le Japon, ce qui serait une des causes de notre piètre productivité industrielle. Notre activité industrielle elle-même serait trop concentrée



dans les ressources naturelles, négligerait les secteurs à fort contenu scientifique et technique. Dans tous ces jugements, la science devient un critère objectif. Or, s'il est une lacune qu'il reste à combler, c'est celle du discours critique sur la science. Il faut donc souligner le travail de la maison La Découverte avec sa collection intitulée «Anthropologie des sciences et des techniques».

Le sujet du présent ouvrage est de prime abord déroutant. La réaction spontanée en lisant le titre est de se demander comment l'informatique et les beaux-arts peuvent être associés. Et pourtant, c'est non seulement possible mais évident. La programmation est d'abord affaire de conception et qui dit conception dit choix, préférence, donc esthétique. Pour illustrer son propos, l'auteur nous

présente quatre cas. Le premier porte sur la conception d'un logiciel destiné à l'apprentissage de l'anglais reposant sur un jeu de rôles: chaque utilisateur doit atteindre un certain objectif, mais les chemins pour y parvenir sont en nombre infini. Le logiciel deviendra une machine à produire des récits. Dans le second cas, on propose un outil de production du cours des monnaies par des simulations du comportement des experts. Le troisième doit aider les travailleurs sociaux en systématisant la réglementation de la protection de la jeunesse. Le dernier cas séduira: on conçoit une station de radio entièrement automatisée où un ordinateur détermine la programmation et où, notamment la nuit, les auditeurs peuvent commander par télétexte la musique de leur choix. Ce dernier cas pose une question légèrement différente des autres: un ordinateur peut-il produire de l'art?

Bien que l'entreprise soit louable, il faudra que d'autres informaticiens s'attellent à la tâche parce que Pierre Lévy rate un peu la cible. Il se présente comme créateur et tend à faire l'apologie de ses trouvailles, alors qu'elles soulèvent bien plus de questions qu'elles n'en résolvent. Pour l'amorce de la réflexion, cela vaut la peine, pour le regard critique, on repassera.

Robert Beauregard

L'ÉCRITURE ET LE CARACTÈRE
J. Crépieux-Jamin
Presses Universitaires de France,
1992, 441 p.; 52,90 \$

La graphologie, qui naît dans le vaste mouvement d'intérêt pour les sciences positives qui a marqué le dernier tiers du XIX^e siècle, a profité des développements de la psychologie et de la physiologie. C'est en effet en remontant du geste graphique aux causes psychiques et physiques qui le provoquent que J. Crépieux-Jamin a pu mettre la graphologie au rang d'une science. La graphologie eut dès lors ses lois et sa technique, devint un système classificatoire fait de genres et d'espèces conduisant à des significations principales et secondaires qui relevaient souvent du simple «bon sens»: ainsi, une écriture descendante reçoit comme signifi-

cation première la déchéance physique ou la dépression et comme signification secondaire la paresse ou la mélancolie. Je simplifie puisque l'évaluation tient aussi compte de facteurs extérieurs: l'écriture d'une personne fatiguée pourra s'incliner naturellement, etc.

L'écriture et le caractère de J. Crépieux-Jamin, dont la première édition remonte à 1888, est apparemment une sorte de bible de la graphologie. Soit! Reste que la démarche du maître est empreinte d'un moralisme souvent douteux et dépassé. On peut à la limite lui concéder que l'activité est une qualité supérieure, mais de là à la rendre «indispensable à l'intelligence et à la moralité»... Tout jugement étant subjectif donc arbitraire, je ne crois pas qu'il y ait une raison et un intérêt scientifiques à prétendre établir un rapport «entre la valeur d'un homme et les traits spéciaux de son caractère». Il y a beaucoup de justesse dans le système élaboré par J. Crépieux-Jamin et la valeur documentaire de ses travaux est certaine mais, au-delà des bases d'identification de traits généraux qu'il a jetées, il me semble que souvent l'interprétation demande des nuances. À manipuler avec prudence.

François Ouellet

LA RÉPUBLIQUE DES SATISFAITS

John Kenneth Galbraith
Seuil, 1993, 188 p.; 29,95 \$

Critique dévastateur quand il parle en économiste, John Kenneth Galbraith s'exprime cette fois en anthropologue. Il ne frappe pas moins juste pour autant. «Ce qui est vraiment nouveau dans les pays dits capitalistes — et c'est un point crucial —, écrit-il, c'est que le contentement au pouvoir [...] est maintenant celui de beaucoup et pas seulement de quelques-uns.» Des «satisfaits», il y en a désormais beaucoup. Parmi les agriculteurs, dont 5 % gagnent plus de 100 000 \$ par an. Parmi les personnes âgées, qui ne constituent plus le groupe le plus défavorisé. Ces «satisfaits» ressentent peu la pression du temps: demain viendra toujours assez tôt. Ils préconisent la recherche, «grande pourvoyeuse en vernis aussi commodes qu'intellectuellement prestigieux dont on recouvre l'inaction». Ils ou-

JOHN KENNETH GALBRAITH LA RÉPUBLIQUE DES SATISFAITS LA CULTURE DU CONTENTEMENT AUX ÉTATS-UNIS

SEUIL

blient, d'abord, que l'économie moderne exige une classe inférieure, souvent constituée d'un flux migratoire, et, ensuite, que l'ascension sociale de cette classe, qui a toujours servi de moteur et de soupape, est maintenant bloquée par la mainmise des riches et des puissants sur l'ensemble du pouvoir.

Au passage, Galbraith fait un sort aux OPA (offres publiques d'achat), à ceux qui craignent l'inflation et jamais le chômage, à ceux qui dénoncent la bureaucratie publique et ferment les yeux sur leur propre embourgeoisement.

Me vient un doute: y aurait-il un lien entre le «contentement» selon Galbraith et la «génération lyrique» de François Ricard...?

Laurent Laplante

LETTRÉ DE STALINE À SES ENFANTS ENFIN RÉCONCILIÉS DE L'EST ET DE L'OUEST Raoul Vaneigem, Manya, 1992, 96 p.; 18,95 \$

«La moustache est tombée, le sourire reste.» Pour Raoul Vaneigem, Staline n'est pas mort, il s'est transformé. Ultime carabine d'un soixante-huitard aigri? Il est vrai que Raoul Vaneigem a su mélanger déjà rigueur d'études et pantalonnades dans le si peu lu et tant renommé *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, qui date déjà de 1967. Il a depuis publié plus discrètement *Le livre des plaisirs* (Encre, 1979), *Le mouvement du libre esprit* (Ramsay, 1986) et *Adresse aux vivants* (Seghers, 1990). Cette *Lettre de Staline* pourrait avoir été signée par le père Ubu, si cette référence littéraire n'était déclassée par un personnage historique

bien réel, symbole odieux du paternalisme totalitaire.

Ubu est né d'un auteur; Staline peut se réclamer d'une organisation. Le petit père des peuples se réclame de Robespierre et de Lénine. Il pourrait bien, pour suivre le désir des foules, s'incarner à l'Ouest par un totalitarisme capitaliste ou emprunter des allures écologistes ou féministes. Staline est multiforme. Et il accuse: «L'ordre effrayant produit par l'exploitation de l'homme par l'homme cède désormais sous la pression d'une alliance lucrative entre l'économie et la nature, inséparablement humaine et terrestre. S'il naît de l'aventure un nouveau cauchemar, dites-vous que c'est vous qui l'aurez engendré».

Vous le saviez, vous? Les monstres nous attendent encore au tournant de l'avenir. Raoul Vaneigem est là pour nous rappeler que l'homme peaufine le pire... depuis et pour longtemps.

Jean Lefebvre

UNE ODYSSEE AFRICAINE

Mary Kingsley
Trad. de l'anglais
par Anne Hugon
Phébus, 1992, 433 p.; 44,95 \$

Ses contemporains croupissent dans leur Angleterre empesée; elle décide, à trente ans, devenue orpheline, de se faire exploratrice. Cinq ans plus tard, en 1897, elle publie le récit d'une expédition en Afrique dont Kipling aurait dit grand bien.

La traduction française du livre de Mary Kingsley, parue à la faveur d'une redécouverte récente de sa vie et de son œuvre en Angleterre, révèle un personnage pour le moins hors du commun. Véritable Indiana Jones féminine, la charmante *miss* porte le revolver au ceinturon et brandit l'ombrelle à la place du fouet. La vie à la dure et les cannibales ne l'effraient pas mais, éducation victorienne oblige, elle dissimule ses jambes sous des jupes assez lourdes pour la protéger des pointes d'ébène acérées qui garnissent le fond des pièges à fauves!

Exaltée par l'Afrique équatoriale, inspirée par les travaux de pionniers de l'ethnologie comme Tylor et Westermarck, l'intrépide Mary remonte l'Ogoué et parcourt des territoires où les blancs font alors figure

d'extra-terrestres. On peut se lasser des manies d'une exotisme, de ses descriptions circonvenues de paysages exotiques, mais son attachement pour le continent africain et ses populations la sauve de la caricature. Fait à son honneur, l'auteur ne s'intéresse pas qu'aux qualités physiques du milieu mais également à la «pensée des sauvages». Elle revient de son expédition avec deux grands objets de fierté: une riche collection de poissons et la chance unique d'avoir appris à manier un canot adouma.

Gérald Baril

LE MIROIR DE SORCIÈRE ESSAI SUR LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE

Jean Fabre
José Corti, 1992,
517 p.; 53,95 \$

D'entrée de jeu, disons que *Le miroir de sorcière* n'est pas fait pour les profanes. Il est destiné, que l'auteur l'ait voulu ou non, à un public universitaire épris des théories qui circonscrivent l'imaginaire et sa présence foisonnante dans le texte littéraire, le genre fantastique ici.

Le miroir de sorcière qu'évoque Jean Fabre était composé d'une partie centrale convexe qu'il associe au texte fantastique, contribuant à dévier la vision du réel, et de rayons de longueurs différentes, alternativement longs et courts. Les petits sont des forces centripètes, ils représenteront les protocoles d'écriture propres au fantastique qui produisent son inquiétante étrangeté, tandis que les grands, centrifuges, figurent l'évacuation du surnaturel du reste du texte par des procédés d'écriture qui contrarient l'effet fantastique. Jean Fabre considère que le fantastique est en tension constante entre l'horizontalité (rationalité, logique) et la verticalité (primitivisme, magie), ce qui crée un conflit anxiogène qui puise ses sources dans les origines de l'homme et du monde.

Au moment de rédiger ces lignes, nous apprenons le décès de Jean Fabre. Témoigne de son travail cette œuvre monumentale, cet essai synthétique éclairant sur un genre qui, avant l'analyse qu'en a faite Jean Fabre, pouvait paraître insaisissable, mais qui a trouvé en celui-ci un critique magistral.

François Larocque